

UN AMOUR NON RÉSIGNÉ POUR HABITER DE NOUVEAUX HORIZONS

Les langages, le style, le projet ecclésial du pape François

Bruno Secondin oarm

Il est difficile à cerner, le pape François: il ne cesse de repousser les limites de ses lignes directrices. Il fait preuve de grande imagination quand il s'agit de déstructurer le système ecclésiastique sacralisé, et de passion créative quand il s'agit de reconstruire l'identité ecclésiale en repartant de l'Évangile.

Et il le fait non pas de manière théorique, mais en ayant recours à une sagesse pratique, des gestes prophétiques, des choix contre-courant, même des néologismes: situations, habitudes, langages, pratiques jugées éternelles, lieux et rythmes, il change tout sans souci. Nous le savons bien et chaque jour nous en avons des signes. Sans doute est-ce là l'origine de l'enthousiasme populaire car, n'ayant pas de schémas théologiques mais un instinct particulier, le peuple sent que François a touché ses inquiétudes et qu'il parle le langage que le cœur attendait¹. On peut appliquer au Pape ce que lui-même disait à propos de la mission de l'Église: "Un ferment de Dieu au sein de l'humanité" (EG 114).

À l'occasion du deuxième anniversaire de son élection (13 mars 2013), nombreux sont ceux qui ont proposé une interprétation du "phénomène François"². L'année précédente, ils avaient déjà essayé de "le classer" selon les paramètres habituels, de l'"apprivoiser". Mais ils se rendent tous compte que, dès qu'on trouve un cadre dans lequel on a l'impression de pouvoir le situer, des thèmes sont relancés ou des événements se produisent qui brouillent les cartes. Le jour du deuxième anniversaire de son élection, par la bulle *Misericordiae vultus*, il a rendu obsolètes les biographies qui croyaient l'avoir cerné. Il a poussé plus loin son ecclésiologie et sa réforme de la pastorale et de la spiritualité dans l'Église.

Quelques exemples : pensons à la manière de réaliser le Synode sur la famille, à la géographie ecclésiale dans le choix des cardinaux, au *jubilée de la miséricorde* qui ne sera pas centré sur Rome, mais sur les Églises locales, à l'originalité de la messe à Sainte-Marthe (devenue une source originale pour les journalistes). Ajoutons à cela la liberté de parole,

¹ . A.M. VALLI, *L'alfabeto di Papa François. Parole e gesti di un pontificato*, Ancora, Milano 2015.

² . Je ne citerai que quelques publications: W. KASPER, *Papa Francesco. La rivoluzione della tenerezza e dell'amore*, Queriniana, Brescia 2015; R. LA VALLE, *Chi sono io, Francesco? Cronache di cose mai viste*, Ponte alle Grazie, Firenze 2015; G. F. SVIDERCOSCHI, *Un Papa solo al comando e una Chiesa che a fatica lo segue*, Tau Editrice, Todi 2015; A. IVEREIGH, *The Great Reformer. Francis and the Making of a Radical Pope*, Henry Holt and Company, New York 2014; R. LUISE, *Con le periferie nel cuore*, San Paolo, Cinisello B. 2014; M. POLITI, *Francesco tra i lupi. Il segreto di una rivoluzione*, Laterza, Roma-Bari 2014.

allant quasiment jusqu'à l'insulte, avec la Curie romaine et avec le clergé, à ses contacts téléphoniques avec des personnes anticléricales, à la main de fer contre les abus sexuels, à la définition qu'il a donné de soi dans le message prononcé à l'occasion de l'*Expo* de Milan: "la voix des pauvres", dans une assemblée de "potentes". Et ainsi de suite. Une vraie identité *in progress*, une pensée ouverte, une capacité créative qui surprend tout le monde.

I. L'EFFET FRANÇOIS

1. Des approches inadéquates

1. *On ne comprend pas grand-chose* de François si on se limite à la confrontation avec ses prédécesseurs: Jean-Paul II et Benoît XVI. C'est pourtant ce que nous avons tendance à faire un peu trop souvent. Certes, il a hérité les problèmes et les sensibilités ecclésiales déjà connues ou reconnues sous les pontificats précédents. Le pontificat de Jean-Paul II avait été marqué par la lutte contre le communisme oppresseur en un premier temps, puis l'accent avait été mis sur la mondialisation de l'Église au moyen des Synodes continentaux, et enfin la longue maladie de ce pape avait exalté sa figure de serviteur souffrant. Mais à sa mort, il laissait une Église excessivement *mouvementiste*, dont l'identité était fragilisée par la mondialisation, et une Curie qui s'était appropriée d'un pouvoir excessif. Très différent par sa nature et son caractère de son prédécesseur, Benoît XVI s'était concentré plutôt sur la doctrine et sur la liturgie. Il était très impressionné par l'écroulement de la civilisation chrétienne et affligé par les scandales ecclésiaux qui avait éclaté comme un bubon purulent. On peut affirmer que ces deux Papes ont représenté l'apothéose du XXe siècle, avec ses tragédies et ses génialités. La démission de Benoît XVI a marqué la fin du XXe siècle ecclésiastique.

Si François a poursuivi la bataille contre la liquéfaction du système "chrétien", ce n'est pas pour récupérer une *identité* vécue et figée dans des figures rigides et des définitions certaines. Il a choisi l'*ethos* de l'accueil et de la miséricorde, suscitant ainsi un nouveau sentiment d'appartenance et de participation à partir du paradigme de la *miséricorde*, et en mettant l'accent sur la *joie* de l'Évangile. Pour lui, l'Église ne peut pas être une cité assiégée, un système compact de dogmes et de prescriptions. C'est plutôt une maison ouverte, un réseau d'amitié, un *hôpital de campagne*, un peuple en marche qui vit l'*ethos* de l'accueil hospitalier, du dialogue confiant, de la diversité accueillie et respectée (voir le fameux symbole du *polyèdre*).

2. *François vit* son identité sans l'obsession d'être "différent", ni de se mesurer avec ceux qui l'ont précédé. Il n'a aucun complexe d'infériorité ni de dissemblance: il est

simplement lui-même. Il aime bien rencontrer Benoît XVI – une sorte de "grand-père sage", comme il l'a lui-même qualifié – il lui demande des conseils, lui rend visite, l'invite dans les circonstances ecclésiales les plus importantes. François aime mentionner aussi Paul VI, notamment *Evangelii nuntiandi*, qui est une des sources de son modèle d'évangélisation³. Il n'y a en lui aucun signe montrant un souci de confrontation: c'est nous qui comparons, en risquant de manipuler sa figure à travers des catégories qui ne lui appartiennent pas.

Son *option populaire* n'est pas attribuable au courant théologique et pastoral de la *théologie de la libération*, si connu en Amérique latine, bien qu'il puisse y avoir des contaminations réciproques. Il semble avoir assimilé plutôt le courant argentin de la *théologie du peuple*, le terme "peuple" étant compris non pas au sens sociologique, marxiste ou populiste, ni même cléricliste, mais au sens d'*ethos* collectif pétri de religiosité, piété et transcendance⁴. À la *religiosité du peuple* revient une valeur élevée, et la tâche des théologiens est d'écouter sa sagesse et ses frémissements. François montre cela sans cesse dans ses discours, dans ses gestes et dans ses recommandations de demeurer "au milieu du peuple". Dans l'exhortation programmatique *Evangelii gaudium*, il parle explicitement de "se mettre à l'écoute du peuple" (n. 154), d'éprouver "le plaisir spirituel d'être un peuple" (268-274).

3. *On ne comprend pas grand-chose* de François si on l'évalue à la lumière des catégories ecclésiales et ecclésiastiques de l'Europe. Bien qu'il soit d'origine italienne (sa famille) et qu'il ait fait des études liées à certains courants théologiques ou culturels européens, il exprime tout un autre esprit. Les références à Guardini ou à Dostoïevski, à Manzoni ou à d'autres, relèvent d'une synthèse culturelle propre, typiquement liée à l'*ethos* latino-américain et plus précisément argentin. Les fondements de sa théologie sont des noyaux spécifiques latino-américains (par ex. la religiosité populaire, la mystique du peuple, la rencontre, la compassion, les périphéries, les pauvres, la multiculturalité, les mégalo-poles, etc.), qui ne sont pas toujours correctement représentés en Europe. Nous sommes convaincus que notre théologie est "la théologie" par excellence ; mais aujourd'hui, si l'on se place dans la perspective de l'Amérique latine, on constate qu'il n'en est pas ainsi.

À présent, on peut vraiment parler de théologies "postcoloniales", et non seulement pour l'Amérique latine, mais aussi pour l'Asie et l'Afrique⁵. François représente cette

³. Cf. le cours d'exercices spirituels qu'il a prêchés aux évêques espagnols (2006): PAPA FRANCESCO, *In Lui solo la speranza*, Jaca Book-LEV, Milano-Roma 2013.

⁴. Voir la pensée de certains théologiens comme Lucio Gera, Rafael Tello et Juan Carlos Scannone, Carlos M. Galli et d'autres. Cf. pour une première approche: C. SCANNONE, *Papa Francesco e la teologia del Popolo*, in *Civ. Catt.* (2014/I) 571-590 e *Il soggetto comunitario della spiritualità e della mistica popolari*, in *Civ. Catt.* (2015/I) 126-141.

⁵ Il suffit de lire le fascicule de *Concilium* 2/2013 consacré aux "Théologies postcoloniales".

nouvelle élaboration, qui n'est pas un sous-produit peu académique. Il a d'autres prolégomènes et d'autres priorités: celles liées aux cultures émergentes, aux masses des personnes appauvries, à la corruption globale, aux traditions violées, aux femmes et aux pauvres, aux conflits tribaux, aux dictatures de diverses couleurs, aux différences ethniques.

4. *On ne comprend pas grand-chose* de François si l'on pense que son style de papauté et ses préoccupations ecclésiales dépendent de la priorité donnée à la *réforme* de la Curie. Beaucoup font le bilan ou prévoient les gestes du Pape en se basant sur ce critère. Or, à mon avis, ce critère est tout à fait erroné. La réforme de la Curie n'est pas une "priorité" pour lui, même s'il est conscient que c'est une des entreprises qu'il doit affronter. Ce n'est pas pour rien qu'il déclare ouvertement que de rester assis derrière un bureau serait pour lui une grande croix. Beaucoup restent aux aguets pour deviner, capter les signes de la "réforme de la Curie". Ils font donc une lecture biaisée, de type européen, qui ne lui appartient pas. Comme à Buenos Aires il n'avait pas beaucoup de curie, il continue à ne pas ressentir le besoin de tout ce grand appareil et fomenté une Église du peuple et non pas des structures...

Il est évident que François ne supporte pas cette introversion ecclésiastique si malade, et qu'il veut une "Église en sortie", quittant ses obsessions, son art de "passer au mixeur la foi en Jésus-Christ" (c'est à lui la phrase: *no licuen la fé en Jesucristo*) et de l'offrir ensuite dans des documents exsangues, inoffensifs et encyclopédiques. Sa communication si originale et directe est la première révolution qu'il a apportée à la Curie: le choix du nom *François*, le *bonsoir* informel, la demande d'*être béni* par le peuple sur la place, le retour à la maison dans le *minibus* avec les cardinaux, les *chaussures* noires et déformées, la *croix* qu'il porte, la *résidence Sainte-Marthe* où il habite, et ainsi de suite...

En regardant les structures ecclésiastiques et les hiérarchies, parfois on a vraiment l'impression que c'est un "seul homme qui guide". En effet, un certain nombre d'évêques et de prêtres – dont certains éminents collaborateurs parmi les plus proches – ont du mal à le suivre dans ses anticipations. Même dans ses déclarations impromptues, dans son langage spontané, dans son approche directe aux personnes et aux questions, il n'a pas beaucoup de compagnie. Ils ont surtout du mal à mettre en pratique avec naturel son style et sa liberté: c'est là un problème évident qui suscite des perplexités quant aux "résistances" qui freinent les élans innovateurs⁶.

2. Voir les choses "quasiment du bout du monde"

⁶. G.F. SVIDERCOSCHI, *Un papa solo al comando e una Chiesa che a fatica lo segue*, Tau Editrice, Todi 2015.

1. *On a l'impression* que de nombreux observateurs des choses ecclésiastiques et des tendances actuelles dans l'Église ne parviennent pas encore à saisir la nature spécifique du style du pape François. Beaucoup pensent à son caractère ouvert et libre, peu formel, ou à son parcours professionnel: il a fait beaucoup d'expériences dans le domaine de l'éducation et dans celui de la direction, souvent dans des situations embrouillées, comme la dictature militaire en Argentine. Il a pu, en raison de son âge, participer à de nombreux moments importants de l'Église, en Amérique latine (je rappelle surtout *Aparecida* 2007), comme à Rome (Synodes épiscopaux).

Maintenant qu'il est pape, on traduit, et par conséquent on connaît, beaucoup de ses écrits, qui étaient restés en marge mais qui sont à présent éclairants pour comprendre la *mens* de Jorge Mario Bergoglio, avant qu'il ne devienne le pape François ; entre autres parce que lui-même aime répéter des concepts et des similitudes. Ainsi, ce qui semble être de l'improvisation s'avère être le fruit d'un style mûr et typique du langage qu'il emploie depuis toujours. Il ne s'agit pas uniquement d'un phénomène éditorial, comme c'est toujours le cas: chaque fois que quelqu'un devient pape, tout ce qu'il a écrit devient l'objet du marché éditorial. Dans les textes qui précèdent son pontificat, on retrouve une richesse de sensibilité et de perspectives, qui montrent bien une continuité et une spécificité qui a mûri en terre argentine et latino-américaine, ainsi qu'une lucidité culturelle dont on ignorait les qualités théologique, spirituelle et pastorale jusqu'à il y a deux ans.

2. *D'autres soulignent sa souche jésuitique*⁷. Il ne la cache certainement pas: "Je me sens jésuite et je pense en jésuite", a-t-il affirmé à plusieurs reprises, même si on sait qu'il a souffert à cause de ses confrères argentins. Il vit cette identité avec profondeur et naturel: la vigilance intérieure, l'exercice du discernement, l'inquiétude génératrice, la sérénité au milieu des ambiguïtés, la capacité naturelle de s'ouvrir à la nouveauté, ladite "pensée ouverte" qui est la sagesse pour orienter dans les situations complexes. Certainement sa souche jésuitique et son appartenance à la vie religieuse en général l'ont doté d'une capacité d'adaptation et d'intuition dont sont souvent privés ceux qui proviennent des rangs du clergé diocésain.

Il affirme avec vigueur qu'il est jésuite et qu'il est religieux: non pas pour s'en servir comme d'un bouclier, ni pour renforcer sa fonction, mais parce que c'est une spécificité qu'il aime et qu'il place au service de l'Église universelle. Et il le répète sans dissimulation, mais il n'oublie pas de réitérer que c'est une identité qui a besoin elle aussi d'une relecture continue et que le charisme doit être mis en jeu et en dialogue avec les nouvelles situations,

7. V. V. ALBERTI, *Il Papa gesuita. "Pensiero incompleto", laicità, libertà in Papa François*, Mondadori, Milano 2015.

et non pas rester figé sur un parchemin. Il ne veut être un modèle pour personne, mais un co-acteur avec tous d'une aventure qui concerne tout le monde et qui exige la coresponsabilité et l'imagination de tout le monde. Ce n'est pas une ressource pour se distinguer, mais pour se mettre à la disposition d'une diversité ouverte à la communion, justement comme le *polyèdre*.

L'image du *polyèdre*, c'est celle qu'il préfère et l'applique à diverses situations: aussi bien pour désigner la variété des charismes de la vie religieuse que pour demander aux mouvements d'accepter les originalités d'autrui, ou, en général, pour indiquer un chemin de diversités qui dialoguent entre elles pour tous. Jusqu'à présent cette image est restée une manière à lui de s'expliquer: elle n'est pas encore entrée dans les catégories de référence, elle n'a pas percé. Nous sommes habitués à un langage plus abstrait et conceptuel, et pour notre mentalité certaines comparaisons marchent moins que les concepts et les idées.

3. *Ils ne sont pas nombreux* ceux qui savent reconnaître et souligner qu'il exprime très bien *l'ethos latino-américain* de la foi et de l'expérience ecclésiale: la spontanéité, la joie de croire, le sens de "peuple", les relations chaleureuses et directes, les multiples âmes culturelles et religieuses de la population, une longue humiliation coloniale, ainsi que les vagues d'immigrations venant d'Afrique (forcées) et d'Europe (favorisées), toutes ces caractéristiques sont soulignées, ainsi que d'autres que nous connaissons tous.

Certains interprètes, liés aux schémas romain et européen, considèrent ses déclarations impromptues comme des expressions folkloriques, des facteurs étrangers à la pérennité emphatique d'un certain style sacré, théâtral, de cour, jugé essentiel à la nature du Saint-Siège. Ils continuent de le classer comme étant étranger au "schéma" classique de la figure du pape. Cette interprétation est le fruit d'une vision biaisée et dangereuse, voire d'un préjugé hostile à la variété des modèles d'Église et de pratique pastorale non "européens".

C'est le premier vrai pape *postmoderne*. Sa spontanéité dans les relations et sa démythisation des "belles apparences" par lesquelles on protège (dans la Curie et aux alentours) la sacralité du vivre ecclésiastique, créent une rupture déroutante. Il répète souvent qu'il est un pécheur, il reconnaît sa fragilité due à la santé et à l'âge, il demande pardon avec spontanéité et de prier pour lui. Sa communication directe par téléphone ou sur la place, et tout le reste, rompt l'ordre symbolique éternel, c'est-à-dire le monde affectif, culturel, linguistique, intellectuel et narratif de l'Église. Ce faisant, il produit un nouveau sens d'appartenance et de participation: l'Église est une maison accueillante, et non pas une

douane ni un musée de traditions obsolètes. Ses paroles et ses gestes préfigurent l'Église comme "communauté accueillante et fiable", où l'on trouve des frères et des sœurs, mais aussi de l'empathie et des soins bienveillants (justement comme dans un *hôpital de campagne*).

4. *Il a une aversion instinctive* pour toutes les "formalités" et les formalismes de la Curie romaine. À Rome – mais pas seulement ici – les lourdes structures organisationnelles et les ritualités baroques de l'Église catholique ont fini par vider la foi de son sens vital, en se sacralisant de manière excessive. Si l'on porte un regard désenchanté – "à partir des périphéries", dirions-nous avec François, – l'appareil du Vatican dans son ensemble est vraiment une "cour", un enchevêtrement de règles et de styles obsolètes, dotés d'un langage feutré et crypté, protégés, qui plus est, par une ritualité baroque qui fige les émotions dans un vide éthéré. Ce qui fait que la foi, comme expérience de vie, n'est qu'une supposition idéologique qui reste en arrière-plan, dans le brouillard, dans les formules cadencées, exprimées dans un latin soutenu. C'est sans doute ce que pensait François quand il a parlé de "dieu spray", de "chrétiens de salon", de "mondanité spirituelle"⁸ et de certaines maladies de la Curie

D'où les nombreux étonnements, surprises et même résistances – en plus des ironies et des bruits – quant à sa façon de vivre en pape à Rome. Le peuple des croyants et une multitude d'autres personnes non croyantes ou appartenant à d'autres traditions religieuses ont un penchant pour lui. Car c'est un *homme devenu pape*, ce n'est pas une marionnette, ce n'est pas un mannequin attifé d'une manière absurde voire ridicule. Ce n'est surtout pas un fantôme angélisé, entouré de domestiques exsangues privés d'émotions, protégé par des gardes du corps adoués de magnifiques habits hauts en couleurs et armés de halberdes inoffensives. C'est un homme *normal*, et il veut rester tel, même dans sa façon de vivre, de s'habiller, dans ses relations, dans ses émotions.

3. C'est un homme heureux

1. *C'est précisément cette résurrection* d'"humanité", pleine de chaleur et d'émotions, qui a suscité chez le peuple la sympathie et l'attente. Beaucoup sentent que, chez lui, la foi n'est pas une formule abstraite, ni un scaphandre pour se protéger, ni des étagères de livres, ni une liste d'interdits et d'avertissements. C'est la liberté et la spontanéité, c'est un ciel lumineux, mais c'est aussi le regard qui veut croiser celui des autres et leurs supplications, un baiser aux petits, une caresse aux malades, un pouce levé en signe

⁸ Un beau commentaire appliqué à la vie consacrée dans: L. GUCCINI, *Vita consacrata e mondanità spirituale. La Parola di Papa François*, Dehoniane, Bologna 2015.

d'entente, et la joie de faire la fête, laissant parfois les gardes engoncés. Ce style renfrogné des gendarmes tout yeux qui l'accompagnent m'impressionne: je ne vois aucune différence avec d'autres personnalités politiques qui sont entourées de ces mêmes expressions. Cette ressemblance me désole, elle contraste tout à fait avec la spontanéité de François, son large sourire, ses gestes vifs et gais.

Du style certainement inhabituel du pape François, tout le monde ne saisit pas qu'il n'est pas une fin en soi, qu'il ne s'agit pas d'habileté théâtrale, ni de communication rusée, ni de manipulation gérée avec adresse. Il s'agit de passion évangélique quasiment à l'état incandescent, dans la conviction que Jésus-Christ "est toujours jeune et source constante de vérité" (EG 11). C'est là la source évidente de la spiritualité qu'il a vécue et de l'Église souhaitée par le pape François.

Qu'il soit entouré de différentes sensibilités, ce n'est ni une surprise, ni un problème: c'est ce qui arrive avec tous les papes, mêmes les plus récents, comme nous le savons tous. C'est dans la logique des choses: dans chaque lieu de gouvernement, il y a différents caractères et cultures, différentes expériences et sensibilités, et il y en a d'autant plus dans un organisme aussi complexe que le Saint-Siège. Mais dans ce cas, les dissonances cognitives ou de perspective sont souvent le reflet de systèmes théologiques et ecclésiologiques différents. Un voile de "surnaturel" et de pensée "dogmatique" empêche ainsi de reconnaître les humeurs et les manies très humaines, très discutables. Tout est (ou plus exactement, était) soumis à une structure excessivement verticale. Le pape François nous offre une description sarcastique, mais très pertinente, dans le fameux discours sur les quinze "maladies de la Curie", un discours qui a gâché les fêtes de Noël 2014 d'un grand nombre, au Vatican, et certains ressentent aujourd'hui encore les brûlures de ses descriptions fortes et crues ... Or, dans ce même discours, le Pape proposait dix *thérapies*, mais de celles-ci, personne ne s'en souvient.

2. *Dans ce contexte*, il est logique que François se sente un peu mal à l'aise. Mais il continue son chemin, il parle de façon directe et même simplificatrice, parfois en exagérant même, avec des 'boutades' (comme disent certains). La mentalité "distillée" par mille subtilités et l'habitude aux hypocrisies et aux bavardages venimeux – typique du milieu qui l'entoure, et qu'il qualifie de "terrorisme des bavardages" –, c'est sans doute ce qui l'insupporte le plus. Mais il a du mal aussi à supporter le "narcissisme théologique" et surtout ce qu'il qualifie de "mondanité spirituelle". Cette expression n'est pas née ici à Rome, il l'avait déjà employée en d'autres occasions, même dans sa ville, Buenos Aires: on

voit bien que les hommes sont partout les mêmes, et certaines tendances à l'hypocrisie sont très contagieuses. Ou bien ces pathologies sont-elles intrinsèques au monde clérical?

Ce qui est plus évident encore, à mon avis, c'est la différence de *Weltanschauung*, d'*ethos* culturel et humain, d'approche à la vie et de sens religieux. C'est pourquoi certains le critiquent âprement en affirmant que c'est peut-être un excellent archevêque de Buenos Aires, dommage qu'il soit à Rome et qu'il ne s'en rende pas compte... Par sa façon de faire, de parler, d'interpeler, d'habiter, de rencontrer, etc., il démontre non seulement que la tradition occidentale (et romaine) n'est pas un absolu divin, mais aussi qu'on risque d'en faire un échafaudage pharisaïque, voire païen et même athée. Il aime à railler certaines illusions, dissimulées sous un masque de sacralité, certaines habitudes de musée, certains privilèges de princes, de groupes de pouvoir ou de lobbies, ainsi que la manie de l'ordre, de l'efficacité, de la duplicité. Dans les "15 maladies de la Curie", il y a de l'ironie très peu dissimulée, qui révèle son rejet de cette façon d'être et de faire ecclésiastique pompeuse et creuse...

3. Sa fixation sur l'"Église en sortie" est bien connue: il la met à toutes les sauces et la répète en toute circonstance. Ce n'est pas une manie d'extroversion, un besoin de fuir la solitude, un conseil pour éviter la névrose, pour passer le temps ou pour se donner un rôle central. Il est convaincu que seule une Église qui sort, qui cherche, qui trébuche, qui prend des risques, qui dialogue est une Église fidèle à son identité. À la fin du VI^e siècle après J.-C., Grégoire le Grand sentait déjà que "*Roma in se ipsa marcescit*": renfermée dans ses peurs et sa gloire passée, Rome pourrissait.

Cela est d'autant plus valable pour l'Église. Elle n'existe pas pour elle-même, pour se préserver du mal et des risques: elle se met au milieu pour fermenter, ramasser les blessés, écouter les inquiétudes, être en compagnie, loin des sécurités et du confort. Bref, elle est le ferment et le signe d'un monde autre, d'un avenir de proximité et d'espérance, de solidarité, de liberté et de fécondité. Tout le contraire des "chrétiens de salon, éduqués, tout comme il faut, mais qui ne sont pas capables de faire des fils pour l'Église par l'annonce et la ferveur apostolique."⁹

Le sien est un *choix stratégique*: il ne faut pas que les soucis de l'Église soient tournés sur elle-même - son organisation, ses documents, ses cérémonies, ses structures -, sans quoi elle court le risque d'être "un château de cartes" sans le "parfum de l'Évangile" (EG 39). La seule raison d'être de l'Église est de porter l'accolade de Dieu à l'humanité, surtout à ceux qui souffrent le plus à cause de l'exclusion et qui sont considérés comme des "rebuts".

⁹. *Homélie*, à Sainte-Marthe: 16 mai 2013.

C'est parmi les malheureux, les derniers de la terre que Dieu attend les disciples du Fils rédempteur. La sortie, comprise comme paradigme total, est le reflet de la *sortie* de Dieu venant vers nous, dans notre fragilité et dans les nuits de confusion. Cette *tension* relationnelle *ad extra* fait partie de la nature du croyant et de l'appartenance à l'Église.

Il a eu recours à une belle image pour dire ce qui suit: "Mais posez-vous cette question : combien de fois Jésus est-il à l'intérieur et frappe à la porte pour sortir, pour sortir dehors, et nous ne le laissons pas sortir, en raison de nos certitudes, parce que très souvent nous sommes enfermés dans des structures caduques, qui servent seulement à nous rendre esclaves, et non des fils de Dieu libres ? Dans cette 'sortie', il est important d'aller à la rencontre ; pour moi cette parole est très importante : la rencontre avec les autres."¹⁰

4. Les périphéries dans le cœur

1. *J'ajouterai à tout cela que: son identité latino-américaine de chrétien et d'homme d'Église, et à présent son style d'être "pape" en étant tout d'abord "évêque de Rome", est un apport original. C'est une contribution à la vraie universalité de l'Église, c'est un correctif providentiel pour secouer des situations "européennes" sclérosées et indûment sacralisées. Il porte en lui le goût joyeux d'être peuple de Dieu, ce n'est pas un homme de palais, mais il est naturel pour lui de rester *in medio Ecclesiae*. Il le fait à partir de l'Évangile, de la souche originelle: pour lui, l'enjeu fondamental, c'est l'Évangile à incarner avec transparence et totalité. Le choix même du nom *François* est emblématique: un héritage de *conformité à l'Évangile* et de *passion pour le monde*, sur lequel porter un regard de miséricorde et de fraternité. On peut affirmer que le nom même qu'il a choisi est indicateur d'une *révolution évangélique* dont on avait perdu le goût ces derniers siècles. Il ramène l'Église à son identité la plus intime: "La miséricorde est le pilier qui soutient l'Église... Dans son annonce et le témoignage qu'elle donne au monde, rien ne peut être privé de miséricorde" (MV 10).*

2. *C'est le premier pape qui n'a pas vécu directement le Concile. Cependant, il représente un fruit mûr de Vatican II, dont il a acquis la méthode et l'esprit, ainsi que le souffle charismatique. D'ailleurs, il ne se sent pas du tout dans l'obligation de justifier son choix herméneutique à ce propos. Du coup, avec François, les tensions ecclésiales sur la correcte *herméneutique* applicable au Concile – si évidente chez Benoît XVI, et source de frictions et de problèmes au cours de son pontificat – se sont dissipées. Il met en pratique les multiples visages d'Église tracés par Vatican II, sans en imposer un en particulier.*

¹⁰ . C'est le discours aux mouvements ecclésiaux, aux nouvelles communautés et aux agrégations de laïcs à la veillée de Pentecôte, 18 mai 2013.

Au contraire, il rouvre à la variété, mais à partir du paradigme de référence qui est celui de *peuple de Dieu*, et de l'image de référence du Christ, c'est-à-dire celle du *prophète des pauvres*, conscient que, au cours de ces dernières décennies, ces perspectives ont été quelque peu mortifiées et taries, et ce, pour plusieurs raisons. Il n'aime pas perdre son temps avec les questions relative à une herméneutique plus appropriée et contraignante. Il soumet tout – l'héritage millénaire de l'Occident et la fraîcheur des nouvelles Églises du Sud du monde, les recherches des théologiens professionnels et les différentes traditions religieuses – à la stricte vérification de l'Évangile, à l'incarnation des exigences que Jésus y a exprimées. En effet, telle était aussi l'*intentio prima* de Vatican II, avant que les diatribes sur l'herméneutique n'embrouille tout.

Il est convaincu que parmi le peuple des croyants – mais aussi dans le cœur de chaque personne honnête – il y a une ouverture à la transcendance, une disponibilité au vrai et au bien, un *sensus Dei et fidei*, qui souvent n'est pas visible chez les professionnels de la foi et des structures ecclésiastiques (ou bien soupçonne-t-il qu'ils en sont privés?). Et si jamais elle est visible, tout s'enchevêtre avec les systèmes de pensée et les formes de préceptes et d'interdictions, en s'éloignant de la vie du peuple et de son *ethos* religieux. Ses *piques* fréquentes aux théologiens professionnels, possédant beaucoup de diplômes mais peut-être un peu moins de foi et de sens pastoral, montrent qu'il n'a pas peur de secouer les illusions et mettre à nu la vanité. On peut dire que, ce faisant, il va bien plus loin : il rouvre la *question de Dieu*, et d'une façon insolite ; il n'accepte pas d'être séquestré dans le temple des clercs, professionnels de l'affabulation sur un Dieu impassible, dans une société qui semble s'en passer totalement¹¹.

C'est pour cela que sa proposition chrétienne place des valeurs comme la *miséricorde*, la *proximité*, la *tendresse*, la *rencontre*, la *compagnie*, le *chemin*, le *provisoire*, l'*empathie* au centre ; c'est pour indiquer que nous sommes, dans cette fragilité commune, tous des *viatores*, et tous des *peccatores*. Il ne s'agit pas simplement de terminologie alternative, que les classiques défenseurs de la théologie académique dédaignent. Il s'agit plutôt d'une *forma ecclesiae* calquée sur la *forma Christi*. Une *reformatio* qui réélabore la *conformatio* au profil évangélique, pour une nouvelle *transfiguratio Ecclesiae*. On peut facilement percevoir en toile de fond le paradigme de la spiritualité des *Exercices* ignaciens.

3. *Quant au plan des catégories* existentielles, il préfère accorder la primauté aux *pauvres*, à ceux qui sont marginalisés dans la société : rebuts, exclus, derniers, rejetés, victimes, seuls, inutiles. Il s'agit d'une pure option évangélique, non sociologique. Pour ceux

¹¹ . Cf. R. LA VALLE, *Chi sono io, Francesco? Cronache di cose mai viste*, Ponte alle Grazie, Milano 2015.

qui viennent d'Amérique latine, c'est un choix qui englobe la très grande majorité du peuple. C'est aussi le terrain d'exploration évangélicatrice préférentielle des dernières décennies, cadencée par les grandes Conférences des Assemblées du Celam. Et de cela, François est un témoin et un héritier cohérent, et pour la partie la plus récente, notamment pour *Aparecida* (2007), aussi un acteur reconnu.

À propos de la primauté des *pauvres* dans la vie de l'Église, en Occident nous avons de magnifiques mémoires et des cicatrices saignantes, des nerfs à vif, des messianismes pervers, ainsi que des responsabilités historiques, des mécanismes de justification et des systèmes idolâtrés. C'est pourquoi les gestes et le langage de François dans le cadre des "pauvres" sont lus et interprétés de façon totalement différente dans la culture occidentale (avec ses mémoires et ses tragédies) par rapport à d'autres cultures émergentes. D'où tous ces conflits, soupçons et accusations de communisme, de populisme, d'antilibéralisme. Or, François s'inspire directement de l'Évangile: il y a un lien intrinsèque, selon l'Évangile, entre la mission de Jésus – donc de l'Église – et le choix préférentiel des pauvres, et de tous leurs problèmes existentiels.

En effet, il ne s'agit pas uniquement de pénurie matérielle : nourriture, argent, travail, santé, etc. Il s'agit de toute la constellation de leur *dignité*, pour une vie "digne" d'être vécue: comme il a bien mis en exergue dans le *message* prononcé récemment à l'occasion de l'ouverture de l'*Expo* universelle de Milan (1 mai 2015). Dans ce message, il a invité à ne pas réfléchir sur la "faim" de manière théorique et abstraite, mais à imaginer les *visages humiliés* de ceux qui ont faim, des exploités, des nouveaux esclaves, des sans-emploi, qui sont donc privés de leur *dignité*. Il a demandé de "mondialiser la solidarité" pour contrecarrer la "mondialisation de l'indifférence" (dont il avait parlé à Lampedusa).

4. *Critère herméneutique et euristique*: parler donc de "périphéries" – et toutes les implications qu'elles comportent sur les plans géographique, existentiel, culturel, anthropologique – ce n'est pas uniquement faire appel à une sociologie de la marginalisation. Il s'agit d'introduire un véritablement *critère herméneutique*, jusqu'à un processus *euristique*. Il s'agit d'interpréter, mais aussi de "découvrir", les valeurs dont nous avons besoin - "Les pauvres sont une richesse"¹² - et de lancer un processus de discernement évangélique. De plus, c'est un appel à une prise de responsabilité face aux mécanismes financiers, culturels, sociaux, anthropologiques etc. que ces périphéries

¹². "Vous n'êtes pas un poids pour nous. Vous êtes la richesse sans laquelle nos tentatives de découvrir le visage du Seigneur sont vaines": vidéo-message aux participants à la soirée "Se non fosse per te", spectacle au théâtre Brancaccio organisé par la Caritas du diocèse de Rome (28 avril 2015).

produisent, pervertissent, occultent ou exploitent. On peut affirmer que pour le pape François aussi, Jésus était un "juif marginal" – comme le définit J.P. Meier dans son fameux ouvrage¹³ - et l'Église doit avoir aussi cette caractéristique: se situer "en marge", devenir soi-même en fréquentant les périphéries géographiques et existentielles, vivre dans un état de refondation et réinvention évangélique.

Dans une mondialisation massive qui risque de tout homologuer selon les critères de quelques "despotes" qui veulent dominer les plus faibles, et d'éclipser non seulement les faits négatifs mais aussi la conscience de la responsabilité face à ceux-ci, il demande à l'Église d'être capable de *se déplacer vers ces lieux* pour lesquels son Maître et fondateur a voulu témoigner sa sympathie. Il la sollicite donc non seulement à voir la réalité et à la juger *à partir des périphéries* - où d'ailleurs, à son avis, on comprend mieux les choses -, mais aussi à reconstruire sa propre identité d'Église du Seigneur, avec courage, à partir de là. C'est pourquoi il veut une *Église en sortie*. Il ne s'agit pas simplement de faire quelque chose là aussi, de pratiquer la bienveillance envers ceux qui sont là, de regarder avec compassion et empathie ceux qui y souffrent et sont exclus. Inversement, il s'agit d'explorer, à partir de là, le sens et le langage, le style et les œuvres, les utopies et la fidélité ; bref, de réélaborer d'une manière authentique et originale l'identité même de l'Église. C'est là sa véritable révolution copernicienne: non pas une Église qui va *entre autres vers les périphéries*, mais une Église qui a une nouvelle compréhension de soi en termes de fonction, identité et prophétie, à partir de cette situation, en étant bien ancrée dans les plaies et les inquiétudes des derniers. En repartant de là, avec radicalité.

Ses voyages apostoliques - depuis Lampedusa (8 juillet 2013), presque toujours tournés vers les périphéries, se limitant à l'essentiel en termes de devoirs institutionnels et de formalités – sont bien la preuve que lui, *les périphéries*, il les fréquente, il s'y sent à l'aise, et qu'il boude les parades triomphales et les privilèges honorifiques¹⁴. Chez lui aussi, il est très discret et fuit toute forme de triomphalisme, alors qu'il consacre son attention, invente des initiatives, pourvoit de manière créative aux situations de souffrance et d'humiliation. Les "périphéries" existentielles de sa rue font aussi l'objet de son attention et de son engagement.

Tout le monde voit qu'il réalise des événements courageux et audaces avec les pauvres et les sans-abri, même chez lui : pensons au concert au Musée du Vatican ou dans la salle des audiences, où les premières places sont réservées aux pauvres. Pensons aux

¹³ . Rappelons-nous les plus de 3 000 pages des 4 volumes de J.P. MEIER, *Un certain juif, Jésus. Les données de l'histoire*, Éditions du Cerf, Paris.

¹⁴ . Cf. R. LUISE, *Con le periferie nel cuore*, San Paolo, Cinisello B. 2014.

douches et au barbier juste derrière la colonnade; pensons aux "hors programme" quand il visite les paroisses romaines; pensons à tout le travail de son aumônier directement sur le terrain, etc. Ce ne sont pas de simples *faits divers*, ce sont des gestes qui inspirent un autre style, d'autres priorités, d'autres façons d'être de vrais disciples du Seigneur. C'est à partir de là que naît une autre Église : du bas, loin des sentiers battus, créative et servante, sans rhétorique, appelant tous à la collaboration, au ras du sol. Ceux qui lui résistent le plus, ce sont justement les appareils ecclésiastiques qui ont fixé la physionomie et les tâches de l'Église pour leur usage personnel...

II. APPLIQUER À NOUS, LES CONSACRÉS

L'exposé du Maître général, le père Bruno Cadoré op – dont j'ai pu connaître à l'avance les grandes lignes – mettra en lumière beaucoup de points que j'ai dû moi-même considérer comme implicites ici. Compte tenu de ce que j'ai dit jusqu'à présent, et sans empiéter sur les plates-bandes du père Cadoré, je voudrais dire quelques mots à propos des répercussions du *phénomène François* sur la vie consacrée.

1. *Comme la femme courbée*: je citerai pour commencer une petite icône biblique: la guérison de la femme courbée, dans la synagogue, un jour de sabbat (Lc 13,10-17). Nous connaissons tous cet épisode, qui suscite l'exultation du peuple et l'irritation du chef de la synagogue, celui-ci y voyant un dérangement à la sacralité du jour du sabbat. Le cardinal Bergoglio a cité cet épisode justement lors des assemblées préparatoires au Conclave: "L'évangélisation devient autoréférentielle et tombe malade, comme la *femme courbée repliée* sur elle-même dont parle l'Évangile de Luc... L'Église autoréférentielle veut retenir Jésus-Christ à l'intérieur d'elle-même et elle ne le laisse pas sortir." Il entendait l'Église tout entière, personnellement, je trouve que l'application à la vie consacrée est aussi pertinente, car je reconnais là la situation que celle-ci a vécue ces dernières décennies.

Dédaignée par les Synodes continentaux ou thématiques, souffrant elle-même d'une anémie de ses forces et de sa capacité de se projeter dans l'avenir, la vie consacrée a pourtant poursuivi son service, tout en subissant des humiliations en étant pratiquement ignorée. Rendue invisible et *sub tutela*, pour mettre en avant d'autres agrégations arrivistes, accusée de se laisser emporter vers l'embourgeoisement, critiquée de manière gratuite de n'être plus qu'un résidu en voie de disparition, elle est appelée aujourd'hui par François à retrouver une place centrale, à sortir de sa marginalisation et de son invisibilité, pour participer à la nouvelle *forma Ecclesiae*, avec courage prophétique. Elle est considérée

avec amour et joie, malgré les difficultés et les anxiétés liées à l'avenir incertain de beaucoup d'initiatives. Ce n'est plus une sorte de pièce historique de musée, elle est invitée à *primerear*, à prendre l'initiative, à rester debout dans toute son originalité, à "réveiller le monde", à habiter les mégalo-pôles avec leur ambiguïtés, complexités et défis tous azimuts. On peut dire que l'hiver est passé, mais pour qu'un nouveau printemps fleurisse, il faut des ressources fraîches, des "pluies d'automne et des pluies de printemps" (cf. Os 6,3). Les sollicitations du pape François à aller vers une nouvelle saison où la vie consacrée retrouve sa place centrale impliquent un retour sérieux et purificateur à la centralité de la *sequela Christi*, à un sens ecclésial qui ne soit plus basé sur l'efficacité et l'activisme, mais sur l'écoute empathique de nouvelles questions, dans de nouveaux contextes, pour ne pas donner de vieilles réponses à des questions que plus personne ne pose (cf. EG 155). "Ne vous repliez pas sur vous-mêmes, ne vous laissez pas asphyxier par les petites disputes de maison, ne restez pas prisonniers de vos problèmes. Ils se résoudreont si vous allez dehors aider les autres à résoudre leurs problèmes et annoncer la bonne nouvelle. Vous trouverez la vie en donnant la vie, l'espérance en donnant l'espérance, l'amour en aimant."¹⁵.

2. Le thème spécifique de l'*identité et mission* de la vie consacrée, dans le cadre de son projet stratégique d'*Église*, n'a pas encore été traité de manière structurée par le pape François. Nous avons, certes, une multiplicité d'affirmations très intéressantes et même savantes, mais toujours *in progress*. Ayant été proposées dans des contextes généralement occasionnels – rencontres, chapitres, dialogues, messages, célébrations, interviews, contacts informels, etc. – ces affirmations sont caractérisées par leur aspect fragmentaire¹⁶. On pourrait faire une *anthologie*, c'est-à-dire rassembler tous les fragments et composer ses suggestions dans un schéma structuré et complet, mais ce serait un exercice scolaire, bien loin de sa méthode, qui redoute les schémas 'fourre-tout' où tout est aplati.

On peut vraiment affirmer que, en bon jésuite, il possède et présente une *pensée ouverte*, s'adaptant sans cesse. Ce n'est pas qu'il manque d'une vision globale claire – à vrai dire on la sent bien en toile de fond¹⁷ - mais ce qui l'intéresse, c'est de se focaliser sur

¹⁵. Pape François, *Lettre apostolique à tous les consacrés*, 21 novembre 2014, III,4.

¹⁶. Ses réflexions sur le thème pendant la période au cours de laquelle il avait été provincial sont recueillies dans le livre: PAPA FRANCESCO, *Nel cuore di ogni padre. Alle radici della mia spiritualità*, Milano, Rizzoli 2014. Le résumé de la longue conversation avec les Supérieurs généraux (USG) du 29 novembre 2013 est aussi important: A. SPADARO, "Réveillez le monde!". *Entretien du pape François avec les Supérieurs généraux*, in *Civ. Catt.* (2014/I), 3-17. Une proposition de lecture transversale de sa pensée sur le thème, exprimé à diverses occasions, peut être aussi la lettre: *Réjouissez-vous*, de la Congrégation des Instituts de vie consacrée et des Sociétés de vie apostolique, Lev, Città del Vaticano 2014.

¹⁷. Le projet du *Jubilé de la miséricorde* impose avec vigueur une révision des cadres établis. Pour beaucoup, c'est une 'année sainte' parmi tant d'autres, bien qu'elle soit "extraordinaire". C'est en fait un choix stratégique pour une nouvelle saison ecclésiologique: dans son intention d'origine, c'est une vraie "refondation" ecclésiologique: la bulle *Misericordiae vultus* le souligne (cf. n. 10-12), bien qu'elle ne l'explique pas tout à fait. Là, la vie consacrée pourrait trouver un nouveau

certaines aspects, souligner des points incisifs, en ayant recours à des images mordantes, afin de laisser la possibilité de préciser davantage. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas fixer la pensée, mais se focaliser sur une situation ou un problème, allumer l'imagination, faire appel au bon sens commun, rire des hypocrisies. Son exclamation fréquente est aussi importante: ce "Eh!..." qui éveille l'attention et donne un ton d'interpellation, comme si on s'attendait à un signe de la tête...

C'est une méthode qui lui permet de ne pas se sentir lié à l'élaboration théorique et exhaustive d'un thème, aux contours rigides et non pas *liquides*. Nous, les occidentaux, nous avons généralement cette exigence de théories claires et distinctes, que certains dicastères romains ressentent aussi car ils pensent avoir pour mission de "donner une structure théologique au pontificat...". Le pape François préfère laisser en suspens beaucoup de questions, parfois il ne termine même pas sa phrase. Tout cela est parfaitement cohérent avec une élaboration qui chemine, qui englobe de nouveaux accents, qui tend à se consolider mais sans jamais se compléter ni s'épuiser.

3. *Il tend à répéter des expressions originales, des images, des comparaisons.* C'est pourquoi si l'on connaît ses écrits et ses discours – du passé et du présent – on y trouve souvent des répétitions, non pas par paresse mais par vivacité, d'images et de provocations. Il n'hésite pas à reprendre, parfois même à la lettre, des expressions qu'il a déjà prononcées, en y ajoutant éventuellement une touche originale.

Je rappellerai un seul *exemple* concret. En parlant du *charisme*, il avait dit aux religieux: "Le charisme ne doit pas être conservé comme une bouteille d'eau distillée, on doit le faire fructifier avec courage, en le confrontant à la réalité présente, aux cultures, à l'histoire."¹⁸ En reprenant ce thème lors de l'audience avec le mouvement *Communion et Libération*, il a ajouté ceci: "Le charisme ne se conserve pas dans une bouteille d'eau distillée ! Fidélité au charisme ne signifie pas le 'pétrifier', - c'est le diable qui 'pétrifie', n'oubliez pas ! - Fidélité au charisme ne revient pas à l'écrire sur un parchemin et à l'encadrer." (7 mars 2015)

On peut parler de son lexique typique, ou mieux encore, de son art euristique de traduire l'idée en image, et de son plaisir à mettre en scène les hypocrisies et les manies ecclésiastiques, et les religieux en particulier. Suivant une pédagogie jésuitique typique, il schématise souvent son argumentation (verbes, mots, concepts, etc.) se focalisant sur trois points. Parfois il rit lui-même de ce rythme *ternaire*, mais quand il s'agit de mentionner

rôle central: non plus celui de ses propres œuvres en concurrence avec la société, mais d'*animation* ecclésiale, avec générosité, contemplation et créativité.

¹⁸. PAPE FRANÇOIS, *Message* à l'Assemblée de la CISM, Tivoli, 7 nov. 2014.

rapidement la pratique – au sens positif comme négatif – il tend à accumuler de nombreux exemples. Voici un exemple tiré d'*Evangelii gaudium*: "... Cela suppose d'éviter diverses manières d'occulter la réalité : les purismes angéliques, les totalitarismes du relativisme, les nominalismes déclaratifs, les projets plus formels que réels, les fondamentalismes antihistoriques, les éthiques sans bonté, les intellectualismes sans sagesse." (EG 231). C'est son style: des exemples en cascade, preuve d'un esprit vif et d'une grande imagination.

4. *Une sorte de préambule* de son interprétation de la vie consacrée figure dans l'intervention au Synode sur la Vie consacrée de 1994, auquel Bergoglio participa en tant qu'évêque auxiliaire de Buenos Aires¹⁹. Lors de cette intervention, il posa en termes clairs la question de "l'aspect multiforme" de la vie consacrée: plus que de la variété des charismes et des idéaux, des tensions auxquelles elle doit répondre. Et j'en cite trois. La première, c'est de rester au milieu du *peuple de Dieu*, dans une Église spécifique locale, contribuant, par son charisme, à l'édification commune dans la foi. La deuxième tension est entre les *urgences* du présent et la *conservation* de son identité: pas d'isolationnisme ou d'aplatissement, mais une présence avec une identité claire. Mais aussi une prise de responsabilité claire, directe, en évitant "une attitude de mondanité spirituelle qui détruit la vie consacrée". La troisième tension à résoudre est celle de la *réserve eschatologique*: pour s'immerger dans la réalité historique sans hypocrisie, mais en étant aussi capables de fermenter tout en vue d'une plénitude qui se réalise au-delà du temps. Un "monde à venir" non seulement de mots, mais aussi montré, vécu, prophétiquement défiant avec une efficacité communicative.

Bien plus articulée et pertinente est sa réflexion sur l'identité et les problématiques de la vie consacrée lors de la fameuse rencontre avec les Supérieurs généraux (29 novembre 2013)²⁰. Or, si l'on relit, comme il l'a été fait dans la lettre *Réjouissez-vous* (2014), *de nombreux autres fragments de discours* – à l'occasion de chapitres, d'assemblées, de commémorations, de célébrations, de groupes, de voyages, de visites, même de simples gestes occasionnels – on trouvera que les thèmes se multiplient, touchant divers aspects de la vie consacrée. Sans doute le texte le plus structuré et bien pensé est sa *Lettre apostolique* à tous les consacrés (21 novembre 2014) à l'occasion du début de l'Année de la Vie consacrée. Cependant, dans cette Lettre – conformément à son style – il ne propose pas une théorie générale de la vie consacrée, mais des lignes d'orientation dynamique pour l'Année spéciale qui allait commencer. Au sein de cette spécificité, les thèmes qu'il veut privilégier

¹⁹. Une description détaillée est donnée par un article récent de A. SPADARO, "Uomini e donne che illuminano il futuro". *Sette sfide della vita consacrata secondo Papa Francesco*, in *Civ. Catt.*, 2015 II 153-155 [153-169].

²⁰. Ensuite résumée et publiée dans l'article de A. SPADARO, "Réveillez le monde!", déjà cité.

apparaissent aussi, bien sûr, mais sous forme de parcours dynamiques, et non pas d'affirmations de principe, froides et abstraites C'est la sollicitation à une *ortho-pratique* non momifiée.

5. *Les points cruciaux de la Lettre apostolique*: dans une synthèse concise, on peut remarquer non seulement la tripartition, habituelle et connue, plus ou moins harmonieuse: 1) les objectifs; 2) les attentes; 3) les horizons. Il faut surtout souligner la lecture dynamique, se projetant dans l'avenir, des saisons vécues, la centralité constante et distinctive de la *sequela Christi*, comme loi suprême, le témoignage de la communion et l'invitation à "élaborer ensemble des manières nouvelles de vivre l'Évangile et des réponses toujours plus adaptées aux exigences du témoignage et de l'annonce." (I,3). Puis l'insistance sur la *joie* qui surgit de la suite généreuse, le défi à ne "jamais renoncer à la prophétie" et à "créer d'autres lieux", où se vive la logique évangélique du don, de la fraternité, de l'accueil de la diversité, de l'amour réciproque" (II,1-2). La disponibilité à des parcours nouveaux d'interculturalité, de solidarité, de proximité, de réutilisation des grandes maisons en faveur d'œuvres répondant davantage aux nouvelles exigences en termes d'accueil et de réponse au cri des pauvres (II,3-4).

La troisième partie de la Lettre ouvre au dialogue avec toutes les composantes ecclésiale: les nouvelles expériences de "famille charismatique" élargie avec les laïcs et entre les instituts, l'insertion au milieu du peuple de Dieu et la convergence avec le thème incandescent de la famille en cette période "synodale". Les horizons sont élargis aussi aux formes de fraternité et communauté, présentes dans les Églises non catholiques et dans toutes les grandes traditions religieuses (III,1-4). Le pape François pense ainsi que la vie religieuse sous ses différentes formes est une ressource précieuse pour le dialogue œcuménique et interreligieux et "peut ouvrir des voies nouvelles à des relations entre peuples et cultures" (III,4). Enfin, en s'adressant aux évêques, il répète sa phrase prononcée lors du Synode de 1994: "La vie consacrée est un don à l'Église, elle naît dans l'Église, croît dans l'Église, elle est toute orientée vers l'Église".

Il nous offre ainsi une présentation sereine de la vie consacrée, de son identité charismatique, ecclésiale et prophétique. Sans nier les fragilités et les ombres, qu'il mentionne tout en sollicitant à les surmonter, le pape François souligne l'apport original et fécond d'un mode de vie évangélique, se projetant dans l'avenir et prophétique. Il ne pense pas que ce genre de vie est arrivé au bout du rouleau – comme avaient tendance à le penser les Synodes (et certains dicastères romains) ces dernières années – il rappelle plutôt, en toute franchise, les risques que comporte la sacralisation des schémas donnés. On peut dire

qu'il sollicite à l'exercice constant de l'identité claire et de la prophétie exploratrice, pour conjuguer de manière géniale *lumen et numen*. C'est-à-dire donner forme à une existence transfigurée où brille (*lumen*), sans imposture, la radicalité évangélique d'une *sequela Christi* authentique et non pas en toc. C'est offrir une épiphanie du mystère de la transcendance (*numen*) qui habite l'histoire et la conduit vers le but futur. Cet appel à l'avenir - la traditionnelle perspective *eschatologique* - est sans doute l'une des graves déficiences qui fragilisent toute la capacité de l'Église de se projeter dans un avenir. Il y a là un espace de créativité que personne ne sait comment rendre fécond. La reprise de la *miséricorde* comme aspect central de la révélation et de l'Évangile a besoin d'imagination, de nouveauté, d'inventive dans les parcours et les styles. C'est une grande possibilité pour les charismes historiques, qui ont déjà su réaliser des œuvres et des styles autour de cette valeur. Mais aujourd'hui, il faut tout réélaborer avec une parrhésia nouvelle et une imagination exploratrice.

Prends courage, lève-toi! Il t'appelle!

Je terminerai par une deuxième icône que je prends de l'Évangile de Marc. Il s'agit de la guérison de l'aveugle de Jéricho, Bartimée. Marc en fait une description haute en couleurs (Mc 10,46-52), la meilleure parmi les Synoptiques (cf. Mt 20,29-34; Lc 18,35-43). Dans la scène, nous avons d'abord une sorte de dialogue agressif: Bartimée vit en marge de la ville, il crie et implore "pitié", la foule des disciples le réprimande pour le faire taire. Ensuite, il y a un revirement: Jésus s'arrête et veut rencontrer l'aveugle, il dit : "Appelez-le!". Les gens changent d'attitude et l'encouragent: "Prends courage, lève-toi! Il t'appelle". Bartimée répond par trois gestes: il jette son manteau, se lève d'un bond et va vers Jésus. À la fin, il y a un dialogue entre Jésus et Bartimée: celui-ci implore de "recouvrer" la vue, Jésus lui répond que c'est sa foi courageuse qui a été la source de son salut. Guéri, Bartimée suit Jésus sur le chemin vers Jérusalem.

Il me semble que cet épisode résume les souffrances et les implorations de la vie religieuse de ces dernières années. Contrainte à vivre *en marge*, comme l'aveugle, réprimandée et faite taire pendant longtemps, ou accusée de déranger la "communion" et la *gestion* tranquille du système, la vie consacrée a sans conteste vécu une période de tristesse, d'invisibilité. Maintenant François a voulu comprendre la souffrance, rencontrer les personnes consacrées, apprécier leur désir de vivre une nouvelle saison de guérison e de *sequela Christi*. Par la proclamation de l'*Année de la vie consacrée*, c'est comme si le pape François lui-même avait dit: "Prends courage, lève-toi!" à tous les consacrés. Il les a invités à se lever, à jeter leurs manteaux et leurs défenses, leur paresse et leur résistance, leurs

alibis et leur mondanité, en faveur d'une connaissance réciproque dans la vérité, et d'une nouvelle liberté dans la *sequela*, dans une Église qui risque parfois de se figer dans son autoréférentialité sacralisée.

À Sainte-Marthe, en novembre dernier, le pape François a commenté ce même épisode, et il l'a fait dans son style. En effet, il a insisté sur le risque de l'Église de s'entourer d'une clôture, de ne plus entendre le cri des pauvres et de s'éloigner du Seigneur. Il a parlé de "microclimat ecclésiastique", de se renfermer dans des "petits groupes d'élus", dans les privilèges, en refusant le cri des périphéries, des enfants, des marginalisés... (17 novembre 2014).

Comme Bartimée, nous devons nous aussi implorer miséricorde, et avoir en même temps le courage de ne pas nous renfermer dans nos "cercles ecclésiastiques", où "l'on s'écoute parler", de ne pas se renfermer dans un *sacré* apeuré et égoïste. Et jeter nos manteaux, nous lever d'un bond pour rencontrer Jésus, ami compatissant, non pas son fantôme, non pas un simulacre facile. Et nous laisser emporter par une nouvelle vision, en dialogue avec lui: retrouver dans l'intimité confiante la liberté de la suite du Christ, la joie d'une nouvelle appartenance, la créativité d'une nouvelle proximité avec tous ceux qui crient et implorent pitié. Et devenir capables de prononcer nous aussi des mots d'encouragement, de faire voler les manteaux et de démanteler les illusions sacrées, de nous mettre debout et aider les autres à se mettre debout. Et suivre le Maître, le regard éclairé et guéri, l'esprit audace et prophétique.